

Prédication à Saint-Denis
Dimanche 12 novembre 2017

Marc 10, 46-52

La présence croissante de mendiants dans notre société suscite des sentiments et des réactions contrastés. Que ressentons-nous, nous-mêmes, lorsque nous les voyons tendre la main sur les trottoirs ou aux carrefours ? Que ressentons-nous ? De la compassion, de la gêne, de la crainte, de la mauvaise conscience, de l'agacement ? Peut-être tout cela à la fois. Car la présence et la vue du mendiant nous touchent au plus profond de notre humanité. En effet, elles nous renvoient à nos propres fragilités et à nos propres misères, éveillant de sourdes peurs, rappelant que nul n'est jamais à l'abri de la précarité, qu'elle soit matérielle, relationnelle ou spirituelle. LUTHER ne disait-il pas que nous sommes tous des « mendiants » devant Dieu ?

Ce jour-là, à Jéricho, ville résidentielle, riche et élégante, des foules se pressent autour de Jésus pour le voir et l'acclamer. Or voici qu'un aveugle « *est assis au bord du chemin en train de mendier* ». Un homme infirme de la vue, exclu de la vie, mais pas privé de sa voix. Alors que tout le monde passe sans le voir, il « **crie** » vers Jésus : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi !* ». Au point, que « *beaucoup le rabrouent pour le faire taire* » car, pour ces bons citoyens, il trouble l'ordre public et pour ces bons croyants il perturbe la ferveur religieuse.

Pourtant ce mendiant qui ne voit pas pourrait bien ouvrir les yeux de ceux-là mêmes qui veulent le réduire au silence, et aussi ouvrir les nôtres. Il y a ainsi dans ce texte plusieurs éléments qui montrent, en tout cas, que le plus aveugle de tous n'est pas celui qu'on croit ! Je voudrais en souligner quelques-uns qui, en ces temps de commémoration, nous font revisiter le message de LUTHER et de la REFORME.

1

Le premier réside dans le nom de cet homme : « *Bartimée, fils de Timée* ». C'est la seule fois que l'évangéliste Marc indique l'identité d'une personne guérie par Jésus, de plus avec une insistance toute particulière, puisqu'il dit deux fois la même chose, car **Bar-timée** signifie déjà **fils de Timée**. C'est comme s'il voulait souligner qu'il y a un enjeu important autour du nom de ce personnage. En effet, non seulement il est mendiant, il est aveugle, mais encore il semble n'exister que comme fils de, fils de ce **Timée** qui l'a précédé. Il est en quelque sorte assigné à une place dont il ne peut sortir. Comme nous-mêmes portons parfois des héritages difficiles à assumer, dont nous ne nous sentons pas dignes, que nous ne méritons pas. Des espoirs secrets et des désirs inaccomplis que d'autres avaient projetés sur nous : nos parents, nos maîtres, l'Eglise peut-être...

De surcroît l'étymologie de ce nom, **Timée**, est particulièrement intéressante et surprenante car elle est double. D'abord, **Timée** peut signifier « impur », marginal donc. Ce qui vous en conviendrez n'est pas facile à porter, même si cela correspond bien à la situation sociale de ce mendiant. Mais **Timée** peut aussi signifier « honoré ». Ce qui est tout aussi lourd à porter pour un homme dont l'existence présente est loin d'être aussi honorable que celle d'Honoré son illustre ancêtre.

Mais au fond « fils impur » ou « fils d'honoré » est-ce si incompatible ? Cette étymologie hésitante ne rappelle-t-elle pas à chacun qu'il est toujours, lui aussi, à la fois « impur » et « honoré » ? Toujours à la fois « pécheur » et « justifié », disait LUTHER, indigne devant Dieu et pourtant aimé et appelé par lui sans condition.

2

Bartimée, le bien nommé donc, semble avoir discerné cela. Il est aveugle et pourtant il voit déjà bien mieux que ceux qui préfèrent ne pas le voir. Il a compris, mieux que d'autres, qui est ce Jésus qui sort de la ville. Il est mendiant, rejeté à la marge de la société, mais il se sait déjà reconnu dans sa dignité par celui qui passe.

Alors, il ne se laisse pas impressionner par l'opposition de la foule. Lui qui jusqu'alors était dépendant et passif. Lui qui subissait sa vie comme un destin. Lui dont l'existence était liée au poids du passé et au hasard du présent. Il crie et il appelle une fois encore et rien, ni personne, ne peut le faire taire, pas même l'hostilité des passants. « **Fils de David, aie pitié de moi !** ».

Il en sera de même pour LUTHER qui, au 16^{ème} siècle, va oser passer par-dessus tous les intermédiaires qui s'étaient accumulés entre les croyants et Dieu, permettant à chacun de s'adresser directement à Lui, afin de lui confier son désespoir et ses tourments. Car le Réformateur a découvert en Christ un Dieu miséricordieux qui entend lorsqu'on l'appelle et qui « **s'arrête** » toujours devant la souffrance.

Comme il s'est arrêté pour Bartimée. Comme il s'arrête pour nous ce matin. Comme il s'arrête pour toi qui t'es assis un moment dans ce temple, au bord du chemin de ta vie. Oui, au cœur de nos existences encombrées, le Christ miséricordieux « **s'arrête** » pour nous rejoindre au plus secret de nos peines.

Et même s'il nous arrive de l'oublier, il est toujours présent au cœur de nos quêtes et de nos attentes, de nos doutes et de nos certitudes, de nos espoirs et de nos peines. En particulier ces jours où rien n'avance comme on le voudrait, ces jours où la joie et le bonheur d'exister se dérobent sous nos pas. Alors le Christ « **s'arrête** » près de nous et pour nous.

3

Toutefois, dans ce récit, Jésus ne va pas seulement s'arrêter, il va aussi parler. Mais notez qu'il ne parle pas tout de suite à l'aveugle. Avec un certain humour, il va d'abord s'adresser à ceux qui, un peu plus tôt, avaient cherché à le faire taire. « **Appelez-le** » dit Jésus à ceux qui se pressent autour de lui. Ainsi, avant de transformer la vie de Bartimée, Jésus commence par changer le regard que les autres portaient sur le mendiant, il veut les guérir, eux d'abord, de leur cécité.

De même la REFORME a aussi voulu guérir l'Eglise de son aveuglement pour la rendre à sa véritable mission, celle d'annoncer l'Evangile à celles et ceux qui ne le connaissent pas.

Car c'est toujours par d'autres, même maladroits comme ici ou comme l'Eglise au cours des siècles, que nous sommes conduits vers le Christ. C'est toujours par la parole des autres que la sienne nous rejoint.

C'est grâce aux mots et aux gestes de ceux qui nous ont précédés, les apôtres, les REFORMATEURS, nos parents, nos pasteurs, nos proches, c'est grâce à eux que nous pouvons à notre tour devenir des témoins. Nous pourrions tous ici nommer celles et ceux qui, un jour, nous ont parlé de Dieu, celles et ceux qui ont su nous dire, quand il le fallait, « **Courage, lève-toi, il t'appelle !** »

Alors malgré la fatigue, le découragement, le désespoir peut-être, leur appel, relayant celui du Christ, nous a « **remis debout** ».

4

Comme il remet debout Bartimée, puisque dès qu'il entend ces mots, il « **se lève d'un bond** » vers Jésus. Il est même écrit, détail insolite, qu'il « **jette son manteau** ». Dans la Bible, le vêtement, comme le nom, est signe d'identité. Alors, en abandonnant le sien, le mendiant se dépouille de ce qui faisait sa vie passée. Il quitte son statut d'assisté derrière lequel, peut-être, il se protégeait et dont il vivait malgré tout.

Comme il arrive que l'on s'abrite parfois sous le manteau de ses souffrances, de ses échecs, de ses plaintes ou encore sous le manteau des convenances et de la bonne réputation. Toutes choses qui, sur des modes divers, nous font exister dans le regard des autres.

C'est dire que, par ce geste, Bartimée se met véritablement à nu, exposant encore plus sa faiblesse et sa misère. On peut alors vraiment parler de « confiance aveugle ». D'autant qu'à cet instant précis, quand il se lève d'un bond laissant derrière lui le peu qu'il possédait, Bartimée n'est pas encore guéri, il ne voit toujours pas. Et pourtant il répond sans hésiter à l'appel du Christ.

Ce geste de totale confiance nous montre qu'il est possible de suivre le Christ même si on ne voit pas encore tout à fait clairement ce qu'il veut pour nous. On peut devenir son témoin, s'engager à son service, même si on se pense encore trop hésitant dans sa foi ou dans la compréhension de l'Évangile.

Attendre, chers amis, de ne plus avoir d'hésitations, de doutes, de questions pour répondre à l'appel de Dieu est le plus sûr moyen de l'enfourer à jamais.

5

Bartimée, lui, n'hésite pas. Pour la première fois de son existence, il est appelé à devenir le sujet de sa propre parole et l'auteur de sa propre vie. En effet, Jésus lui demande « *que veux-tu que je fasse pour toi ?* » La question est surprenante, car enfin Jésus doit bien savoir, ou au moins deviner, ce que désire Bartimée. Il est aveugle, il est mendiant, il crie sa détresse. Pourtant il l'interroge, car il veut que ce soit lui qui décide et personne d'autre à sa place. Il le veut responsable, c'est-à-dire littéralement celui qui répond. Il veut que ce soit lui qui dise maintenant ce qui le fait souffrir, ce dont il veut être délivré. Ainsi, pour la première fois de son existence, Bartimée n'est plus l'objet du désir de ceux qui l'ont précédé, ni l'objet du mépris de ceux qui passent. Il est désormais « honoré » pour lui-même.

Et quand enfin Jésus le guérit, il ne lui demande rien en échange. Il ne lui réclame rien, il ne lui impose rien, il ne l'oblige à rien. Il lui dit simplement : « *Va, ta foi t'a sauvé* », lui offrant même plus que ce qu'il avait demandé. Puisqu'il est non seulement guéri de sa cécité physique, mais c'est toute sa vie qui est transformée. C'est le salut sans condition du Dieu miséricordieux redécouvert par LUTHER et la REFORME. Reçu dans la foi, il fait de chacun, une personne unique et précieuse devant Dieu.

Ainsi Bartimée n'est plus seulement le fils de Timée, écrasé par le poids d'un héritage plus ou moins honorable. Il n'est plus prisonnier du regard des autres, ni enfermé dans sa situation de marginal, mais c'est un être libre. Libre de se lever, de bondir, de marcher à la suite du Christ et de nous rejoindre aujourd'hui encore, lui l'aveugle mendiant, pour nous ouvrir les yeux.

*

Car à travers son histoire Bartimée nous redit que pour nous aussi le Christ s'est « *arrêté* » et il nous appelle à nous lever à notre tour et à le suivre, même si c'est encore en tâtonnant.

Il nous appelle à bondir, à jeter notre manteau et même nos robes pastorales si elles nous gênent pour nous mettre à sa suite !

Alors, sans autre contrainte que le bonheur d'avoir été appelés à une vie nouvelle, nous pouvons, à notre tour, annoncer l'espérance de l'Évangile, que la REFORME a rendue à l'Église et au monde.

Grâce à ceux qui nous ont transmis cette espérance, nous pouvons dire maintenant à d'autres, les mots de la confiance reçus du Christ : « *Courage, lève-toi, il t'appelle* ».

Amen